



two women : Ane Vester et Sylvie Eyberg - Alain géronneZ

J'aime bien les artistes qui résistent longtemps à la couleur.

Marthe Wéry par exemple, qui fut dessinatrice, graveuse, puis peintre de toiles grises, et après de nombreuses années seulement s'ouvrit à la couleur, d'une manière que personne n'oubliera. Arriver doucement à la couleur par un peu de douleur, à travers Goethe et Wittgenstein.

Ou Sylvie Eyberg par exemple, qui après une courte période d'assemblages photographiques en couleurs, et de fragments photographiques partiellement recouverts de couleurs ternaires, passa longtemps par le gris, moyen d'abord, peu contrasté, puis le laissant évoluer par étapes, vainquant ses résistances, vers le noir et le blanc. Re-passant ensuite à la couleur un peu à la manière de Marthe Wéry, c'est-à-dire par la monochromie. Jaune, rose, chair, (bleu et vert ensemble), jaune à nouveau.

C'est bien sûr l'imprimé, sa monochromie particulière, sa bichromie, sa trichromie, ses a-plats et ses trames qui sont le modèle de la couleur de l'artiste. Et je dirais même le côté bon marché de l'imprimé, tant le travail de Sylvie reste toujours humble.

Et l'imprimé bien sûr parle d'histoires potentielles, évoquées par l'artiste à l'aide de recadrages de détails photographiques, puis par des petits découpages de fragments de textes qui donnent un texte nouveau, par soustraction ces dernières années, par assemblage des fragments prélevés auparavant.

J'ai chez moi un *cibachrome* jaune de Sylvie Eyberg, remontant au début des années 90, je crois. Une image imprimée – tirée – en jaune sur blanc, ou plutôt gris clair, qui disparaît souvent et parfois réapparaît au hasard d'un rayon de lumière. Normal, car je crois qu'il représente un pique-nique, une femme assise les jambes en tailleur avec une assiette sur les genoux, mais je peux me tromper, une nappe garnie devant elle. Dans tout pique-nique qui se respecte, à un moment donné, le soleil se voile, la pluie survient, il faut replier la nappe et ranger les assiettes... Dans le *Ciba* de Sylvie, l'image s'évanouit, un peu comme, les yeux trop exposés à une forte lumière solaire, on rabat ses paupières, et qu'il reste alors un monochrome, plutôt rouge chez nous hommes blancs - mais peut-être chez les autres aussi - qu'en sais-je? - dans lequel des rudiments d'image rétinienne se distinguent encore et vont s'évanouir très bientôt, à l'exception de quelques cellules flottantes (cf. Ann-Veronica Janssens).

Bien sûr, la couleur n'est pas encore centrale dans le travail de Sylvie comme elle le devint dans celui de Marthe, ou l'a toujours été dans le travail d'Ane, à moins bien sûr d'accepter le noir, et non pas le blanc, ou encore d'accepter le gris, comme la somme de toutes les couleurs. Tiens, un travail de coupeuse-col-

leuse débouche sur un travail de couleur (j'aurais voulu écrire: *un travail de coupeur-colleur débouche sur un travail de couleur* mais je ne peux pas écrire : *un travail de coupeuse-colleuse débouche sur un travail de couleuse*, ce serait roucouler sans objet).

Sylvie Eyberg et Ane Vester sont des artistes très différentes, mais si quelque chose les relie, ce sera bien le côté humble de leur travail. L'une a des origines suisses et l'autre est née danoise, mais le nom d'Eyberg semble lui aussi désigner la scandinavie. Un scandinave n'arrive jamais seul. L'un des grands-pères d'Ane Vester tenait un magasin de couleurs, et l'un des grands-pères de Sylvie découpait les revues et en classait les documents par sujet. Ni l'une ni l'autre n'ont connu ces grands-pères, mais la filiation entre leur travail respectif et leur ancêtre est piquante. Depuis que les scanners existent, Sylvie n'a plus besoin de découper les vieilles revues, dans lesquelles elle trouve la substance de ses rêves visuels revus par recadrage et soustraction.

Je me souviens de mon premier voyage au Danemark en 1974. Je n'en revenais pas de voir les salamis rose fluo, les bries verts, les pâtisseries colorées à la betterave rouge – la biologique n'existait pas ou plus dans ces années "modernes" et les colorants n'alimentaient pas les polémiques. Les maisons de Copenhague, avec leurs magnifiques façades noires, bleu nuit, jaune ocre ou brun chocolat, en tous cas nappées de couleurs subtiles, auraient été impossibles chez nous. Dans des années-là, Ane Vester devait être une petite fille sensible aux couleurs de la vie moderne. Et lorsque quinze ans plus tard, en Angleterre d'abord, puis en Belgique ensuite, elle passa artiste comme on traverse le miroir, il lui restait qu'à puiser dans son souvenir les couleurs d'un bus, d'un tee-shirt, d'un fromage ou d'un salami. Cette reconstruction de la couleur par le souvenir est sans doute permise à l'artiste par la distance avec le pays qui l'a produite, tout autant qu'avec le temps qui la sépare de ses années d'enfance hautes en couleurs. Il y a là une poésie quelque peu proustienne du pourtant perdu. Les œuvres d'Ane Vester, on ne les trouverait pas aux objets perdus, car seule la couleur en est retrouvée, la forme en est simple mais recherchée. Il paraît qu'on aurait fait des tests sur la mémorisation de la couleur, demandant par exemple à un certain nombre de personnes de désigner parmi une série de rouges le rouge coca-cola (un rouge déposé), et que les résultats furent assez divergents.

Il serait assez vain de se servir des travaux d'Ane pour de tels tests, pour évaluer les mémoires d'une Ane : la plupart des produits d'époque ont disparu, et le Danemark a fait un sacré bio de chemin. Ses couleurs ont le parfum d'une époque superficiellement moderniste, et rentrent aujourd'hui par la bande dans la grande peinture moderne, plus intemporelle quant à son devenir lorsqu'elle échappe à la consommation. Le pays du Velux et du Lego nous a donné cette artiste dont l'ego n'est pas sur-dimensionné, un vrai luxe calme, quelle volupté.

\*

Marcel Proust décrit avec ferveur le "petit pan de mur jaune" de la *Vue de Delft* de Vermeer, vue à La Haye. Après l'avoir lu, je me suis rendu au Mauritshuis voir de mes yeux cette vue de Delft, et les autres Vermeer de la collection. Proust a bien vu le petit pan de jaune doré vibrant de particules lumineuses, et si j'ai bien vu la même vibrance dorée que lui, j'ai vu quant à moi un pan de toit exposé à la lumière solaire. Ce sacripant a tellement rêvé cette couleur qu'il a pris les tuiles pour des briques. Avec Vermeer, nous étions déjà dans la peinture-peinture. Avec Ane Vester nous sommes dans la peinture-couleur, appliquée en a-plat sans coulure. Il est difficile de faire couler beaucoup d'encre sur son travail, mais j'ai quant à moi le souvenir des murs ocre jaune de la maison de pêcheur de 1749 que son père architecte avait rachetée et minutieusement restaurée sur la côte danoise - et qui est aujourd'hui un musée. Une chaumière, très basse, très belle, un chromo si vous voulez, mais qui me laisse romantiquement un souvenir chromatique, l'ocre jaune des murs extérieurs et les couleurs de l'intérieur. Cette maison était plus à la dimension de la petite poupée que devait être Ane enfant que de l'asperge que je suis : démonté et remonté deux fois, lorsque la côte danoise avait trop reculé sous la force des marées, les matériaux étant rares et précieux, la maison avait rétréci au ré-ajustage, et je crois que les plafonds n'étaient qu'à un mètre quarante du sol. Si Ane nous enchante des couleurs qu'elle connut petite fille, ou adolescente, j'ai le souvenir des couleurs de sa petite maison (de vacances) familiale. Les angles étaient droits, les formes simples, les matériaux essentiels. Des qualités qu'on retrouve dans ses toiles, ses muraux ou

peintures sur supports de verre, ses éditions.

\*

Sur la mémoire visuelle, sensible, d'Ane Vester, une visite à la présente exposition en cours de montage m'a mis sur la piste d'une vérification superflue mais fascinante. Bien sûr, moi qui fais constamment appel à la photo comme aide-mémoire, je sais qu'Ane prend des photos elle aussi, mais voici : parmi les projets pour l'expo, je vois un transférable préparé avec le nom «Saab». Je demande à l'artiste quelle était la couleur de cette Saab, et elle me montre son échantillon de couleur beige caramel (tout en précisant que finalement cette pièce ne figurerait pas dans l'exposition) : j'en prend une photo et sitôt rentré chez moi ouvre côte à côte cette photo de l'échantillon et celle d'une vétuste Saab des années 70 que j'ai photographié cet été en Norvège, à Sortland, d'abord parce que j'aimais son design hors des sentiers battus (bien qu'exposée sur un parking normalisé-macadamisé) et ensuite parce qu'en cette triste époque de carrosseries toutes grises, sa couleur caramel m'a enchanté à retardement. Eh bien, je vous les laisse comparer :



\*

A Bâle, dans cette Suisse alémanique où Sylvie a des attaches familiales, en ce mois de septembre, j'étais étonné de voir sur l'affiche de l'exposition *Mondrian-Newman-Flavin* du Kunstmuseum (remarquable exposition d'ailleurs) la reproduction d'un Mondrian, avec un rectangle que je voyais plutôt vert que jaune, couleur exclue du modernisme, couleur incongrue dans ce Mondrian profondément moderniste de la maturité. Même chose sur le dépliant. Or je pense que les musées suisses sont très soigneux concernant leurs publications et leurs expositions. Mais dans l'exposition je devais constater que face à ce Mondrian original, je continuais à voir un rectangle tout aussi vert que jaune. Difficile de fixer des frontières aux couleurs, les nuances en sont infinies et notre perception subjective. En voyant les deux nouvelles affiches de Sylvie au C021, j'ai eu un peu le même sentiment. Elle me parlait de ses jaunes et moi je les voyais verts. Sylvie a prélevé ses nouveaux (fragments d') images dans un dictionnaire du cinéma, et a retrouvé le mot «ouvreuse» dans la colonne de texte à droite de l'image, par soustraction. Dans la première affiche, des instruments optiques, tenus par la femme dans l'image, se répercutent dans le regard sélectif de l'artiste, qui retrouve l'ouvreuse (de cinéma) enfouie dans le texte de l'ouvrage qui est consacré à cet art. Mais plutôt que de s'effacer derrière l'image trouvée, Sylvie s'immerge dans la matière imprimée pour en faire émerger ce qui fait sens pour elle.

Que dire encore sinon que j'aime beaucoup ces couleurs danoises d'Ane qui n'ont pas à exploser, sans sur-saturation, et ces anti-collages de Sylvie qui sont des cas d'école. L'école est infinie.

\*

AgZ 09.2013